

# Les amours de l'enseigne Frœlich

James Barr



Les Éditions de Paris – 1952 – 318 pages

## EXTRAITS :

### Chapitre I (pp. 7/20)

Minuit. Les rives de l'Oregon avaient disparu sous le brouillard, un brouillard gris comme l'océan et froid comme ces lames qu'exaspère une épave. Monstrueux reptile, dont la chair molle recouvrait la terre et l'eau, il s'étendait, implacable, insaisissable.

On était en juin 1946.

Ancré dans le port, un navire, incliné, attendait, en vain, qu'on réparât ses blessures. Un enseigne de vaisseau, chargé de deux sacs de voyage, recouvert d'un long manteau, une casquette de marine rabattue sur les yeux, apparut sur le pont et se dirigea, en titubant, vers la passerelle. Devant le marin de garde, il posa son fardeau.

— Vous pouvez me rayer du livre de bord de votre navire, dit-il en articulant ses mots. J'ai été, détaché hier soir, à seize heures. Je vais faire mon rapport à Seattle. Je prendrai le premier autobus. Est-ce clair ?

— Oui, monsieur.

L'officier ivre reprit son bagage.

— L'équipage tout entier sera déçu, monsieur, lorsqu'il découvrira votre absence, dit le veilleur. C'est presque une fuite, n'est-ce pas ?

L'enseigne se retourna brusquement. Il ne prononça pas une parole, mais ses yeux étincelaient. Le marin redevint impassible.

— Excusez-moi, monsieur.

Le jeune officier descendit silencieusement sur le quai. A cinq pas, l'insolent matelot et le navire s'évanouirent dans la brume. L'enseigne songeait à l'attitude de cet homme. Elle était significative : désormais il rencontrerait partout ce dédain. Les gens de mer le traiteraient comme un paria. C'était atroce.

Au fond de lui-même, il sentait un inquiétant malaise ou plus exactement une présence. Celle d'un animal indolent, qui étendait ses tentacules et semblait vouloir écraser son cerveau. La sueur perla sur sa peau. Il frissonna, respira profondément et le brouillard pénétra dans ses poumons.

Il n'y avait point d'horreur comparable à celle qui l'oppressait. Cependant, depuis des mois, elle lui était familière. Mais, cette nuit, le monstre dédaignait sa proie. Il renonçait à frapper. Il attendait, sans doute, que l'alcool eût perdu son pouvoir et que le jeune homme fût de nouveau désarmé.

Noyé dans la blancheur laiteuse de la brume, ployant sous des sacs trop lourds, l'enseigne avançait péniblement vers l'arrêt de l'autobus. Il suivait le quai. Il avait encore deux cents mètres à parcourir.

Il arriva, enfin, au chemin qui montait vers la grand-route. Soudain, il aperçut la haute silhouette d'un matelot qui lui barrait le passage. Il s'arrêta. Un flot de sang lui brûla le visage. Devant lui, le dominant, se dressait le seul homme qu'il craignait de rencontrer.

Le marin vint vers lui. Lentement, il prit les deux sacs.

— Merci, Manus, dit l'officier, avec effort.

— Bonjour, enseigne Frœlich, répondit le matelot.

Le jeune officier sentait les yeux du colosse fixés sur lui – des yeux aussi bleus que la fumée, des broussailles crépitant en automne sous la flamme. Il connaissait ce regard pénétrant, envoûtant, dont il avait longtemps ignoré la signification. Mais, une

nuit, à Pearl-Harbour, sur le pont balayé par la tempête, et tandis qu'ils s'agrippaient l'un à l'autre pour garder leur équilibre, il avait enfin compris. Depuis lors, leur amitié, d'ailleurs interdite entre hommes et officiers, était morte.

Ils gravissaient maintenant côte à côte le chemin. Frøelich savait qu'ils pensaient tous deux à l'étrange scène de cette nuit-là.

— Il me semble que vous partez bien tôt, dit Manus.

— Il valait mieux ne pas risquer un incident.

Ils demeurèrent silencieux jusqu'à ce qu'ils eussent atteint, au bord de la route, le café et son néon rose, où s'arrêtaient les autobus. Ils entrèrent. Le marin s'effaça et tint la porte pour laisser passer l'officier.

Tandis que Philipp Frøelich prenait un billet pour Seattle, le matelot commandait deux tasses de café au comptoir et les portait à une table. Frøelich hésita, quand il vit le marin debout qui l'attendait. Il le rejoignit cependant. Toujours poli, Manus attendit que l'officier se fût assis le premier.

Au comptoir, un homme buvait du café. L'enseigne, les sens aiguisés par l'alcool, s'était déjà aperçu que, depuis leur entrée dans la salle, cet homme les regardait avec une singulière insistance. Aussitôt assis, Frøelich lança vers l'inconnu un regard rapide, prêtant toutefois moins d'attention à ses traits qu'à son élégante veste de suède, au col de fourrure sombre. C'était le vêtement que portaient parfois les aviateurs. Puis il remarqua les mains puissantes et larges, les doigts longs et arrondis à l'extrémité. Des mains de chirurgien ou d'architecte. Un rayon de lumière vint se poser sur l'une d'elles. Un éclair vert brillant étincela aussitôt, procurant à Frøelich une sorte de plaisir sensuel. Il vit alors la bague, une émeraude large d'un pouce, transparente et polie, sur un anneau d'or jaune.

L'étranger parut deviner le choc qu'avait ressenti Frøelich, il tourna la tête vers lui et l'enseigne dut baisser les yeux.

— Vous n'avez pas besoin de rester, Manus, je saurai bien porter mes sacs moi-même.

— De toute façon, je voulais prendre un café, répondit l'autre, d'un ton presque offensé.

Frøelich se souvint alors qu'il avait appelé le matelot par son nom et non par le surnom qu'il utilisait jadis. Il regretta de l'avoir blessé. Un moment, ils demeurèrent silencieux, puis, brusquement, le marin dit :

— Je dois vous parler, monsieur. Avant que vous partiez, il faut que je vous explique...

— Il n'y a rien à expliquer.

— Du moins m'écrivez-vous, me ferez-vous connaître...

— L'autobus pour Seattle, cria le caissier.

Ils se levèrent ensemble.

— Non ! dit l'enseigne. Restez ici.

Il tentait de rendre sa voix rude, mais elle se brisa sous l'effort. Il saisit la main du marin et souffla :

— Adieu, Stuff, et bonne chance.

Il l'appelait par son sobriquet familial.

Le matelot essaya de sourire et il serra la main plus fort :

— Adieu, monsieur. Si vous aviez besoin... L'officier s'était déjà détourné et sortait du café.

Dehors brillait le capot de l'autobus, tout humide de brouillard. Frøelich s'approcha. Il attendit. Enfin, la portière s'ouvrit et le chauffeur parut. Il descendit pesamment, alluma une cigarette et examina avec insolence son futur client.

— Complet ! dit-il d'une voix éraillée et moqueuse.

— Je resterai debout, répondit l'enseigne en tendant son billet.

— C'est interdit.

— Allons donc !

— Me prenez-vous pour un menteur demanda lentement le chauffeur en rejetant un peu plus sa casquette en arrière.

Un menteur et un goujat, répliqua froidement Frøelich.

Ils étaient maintenant l'un, en face de l'autre et se défiaient. Le chauffeur céda le premier :

— En tout cas, vous ne monterez pas comme ça !

— Combien voulez-vous ? Je dois absolument partir pour Seattle.

— Cinq dollars.

Frøelich tira son portefeuille de sa poche. Comme il en détachait un billet, une main se posa sur la sienne.

— Excusez-moi, dit l'étranger du café. Mais je vais moi-même à Seattle et je serai heureux de vous offrir une place dans ma voiture.

La voix était douce, mais ferme, en dépit d'une certaine nonchalance.

— Merci, dit Frøelich. J'accepte.

Et, faisant une boulette du ticket d'autobus, il la lança à la figure du mécanicien. Puis, sans hâte, ramassant ses sacs, il suivit l'inconnu vers un cabriolet Lincoln qui stationnait à quelques mètres. Il plaça tranquillement ses bagages dans le speader et monta : La voiture démarra. En tournant, elle éclaira de ses phares le visage du chauffeur.

— Chacun de nous a ce qu'il mérite, dit Frøelich.

Est-ce pour cela que vous l'avez injurié demanda le civil.

L'enseigne eut un rire bref :

— C'est plus profond, je pense. Selon Carlyle, je me suis abaissé au niveau de cet homme.

Ce disant, il baissa les yeux et vit, à la lueur du tableau de bord, le reflet de l'émeraude.

— Oscar Wilde, reprit-il, aurait dit qu'il y avait une certaine violence dans l'air, comme si une étoile rouge passait à proximité de la terre.

A ces mots, le conducteur accéléra. Comme deux poings, les phares avant pénétraient dans le corps mou du brouillard. L'homme se tourna vers Frøelich, qui semblait maintenant rêver dans une douce torpeur :

— Que pensez-vous de Wilde ?

— J'admire quelques-unes de ses œuvres, avoua l'enseigne.

— Lesquelles ? insista l'étranger.

— Sans doute *The importance of being earnest*.

— Et *Salomé* ? Et le *De Profundis* ?

— Peut-être, répondit lentement le jeune homme. Ce que je sais, c'est qu'autrefois j'imaginai que, seul, un génie pouvait entreprendre ce qu'il fit.

— C'est-à-dire ?

— Traduire d'aussi monstrueuses émotions par un moyen aussi simple que les mots. L'étranger se mit à rire d'un rire grave, plus agréable que sa voix nonchalante.

— Nous n'allons pas nous ennuyer jusqu'à Seattle, remarqua-t-il. Mais Wilde, l'homme, qu'en pensez-vous ? insista-t-il encore.

— Je ne l'admire pas, dit Frøelich, conscient d'avoir révélé un peu de lui-même en prononçant, le premier, le nom de l'écrivain. Or, quelque chose dans la veste

luxueuse, dans la bague et l'intérêt que lui portait son voisin n'était pas sans le gêner. Il entendait élever, dès maintenant, une barrière entre eux.

Cependant, l'étranger paraissait ne pas vouloir comprendre.

— Est-ce parce qu'il était homosexuel ?

— Ce n'est pas ce qui importe réellement, répondit le jeune officier en haussant les épaules. Mais, au point où il en était, pourquoi n'a-t-il pas choisi le suicide ? Tout au moins pour sa famille...

— Le respect de la famille justifierait donc le suicide ?, rétorqua vivement l'inconnu. Frœlich réalisa qu'il avait encore dévoilé un peu de sa pensée. Il fit semblant de rire.

— Je ne devrais pas parler, quand je suis ivre. Pardonnez les divagations d'un esprit égaré.

— Voilà une expression inusitée.

— Je l'ai lue quelque part.

— La Marine doit être une organisation qui offre des loisirs !

— J'ai été relevé de mes charges il y a dix mois, en attendant de passer en cour martiale, pour insubordination. La peine de mort ne peut être appliquée à un officier de marine, en terre étrangère.

Ils restèrent tous deux silencieux, les yeux fixés sur la route grise.

— Ce n'est pas si grave, dit enfin le conducteur, puisque vous êtes libre.

— Je vais au quartier général, pour y être jugé.

Frœlich comprit que sa voix sonnait faux. Cependant, l'étranger le regardait avec sympathie.

— J'ai à boire dans le coffre, si vous voulez...

— Merci.

L'enseigne ouvrit lui-même le couvercle et prit une gourde plate de cuir et d'argent, qu'il huma longuement.

— Courvoisier, dit-il enfin.

Il but au goulot, non sans laisser quelque temps, dans sa bouche, la première gorgée.

Son visage exprimait une sensualité qu'il devait refléter parfois. A la fin, cependant, il rouvrit ses yeux clos, avala à regret et respira profondément.

— Ainsi, vous n'aimez pas la Marine.

— Elle m'est indifférente.

— Garderez-vous votre indifférence, quand vous comparâtes devant la cour martiale ?

— Je n'ai pas marché droit. Je vais maintenant chercher ma punition. Je pouvais l'éviter, mais je m'y suis refusé.

— Pourquoi ?

— L'ennui, peut-être. La Marine n'est pas ce que je croyais. Ce n'est pas une vie passionnante. L'aventure était là, mais des hommes sans imagination peuvent tout rendre monotone. Si une race de surhommes habite jamais la terre, elle sera composée d'Amazones.

— Vous êtes un philosophe.

— Je suis ivre.

A nouveau, pendant quelques milles, ils restèrent silencieux. Ils étaient sortis du brouillard et, dans un paysage paisible, la voiture avait pris de la vitesse. Frœlich appuya sa tête sur le dossier du siège.

Tout à coup, comme l'auto faisait un écart, il sentit sa joue toucher le cuir. Les mains de son compagnon, posées sur le volant, semblaient adroites, fortes et sûres. Il les regarda et, sans raison apparente, il murmura :

— Vous me plaisez.

— J'en suis flatté, répondit la voix amusée.

— Il n'y a pas de quoi. Quand je suis soûl, je suis comme un porc.

L'homme eut un rire étouffé. Frœlich bâilla et rêva à la chaleur conjointe du brandy et de l'émeraude. Il s'endormit.

— Nous sommes arrivés.

C'était une voix à demi familière. Une main se posa sur l'épaule de Philipp. Ahuri, courbatu et dégrisé, il ouvrit les yeux. Aussitôt, la lumière grise du jour les blessa, mais il ne les referma pas. Il ne savait pas où il était. Sa joue s'appuyait avec confiance contre une veste, qui se soulevait et retombait au rythme d'une respiration. En même temps, ses mains reposaient, tendrement, sur le vêtement et il réalisa qu'il avait dormi dans le creux du bras de quelqu'un. Il reprit, enfin, conscience et, gêné par l'intimité de son abandon, il se redressa.

— Vous aviez besoin de dormir, dit la voix nonchalante.

Lentement, le jeune Homme leva les yeux.

Son compagnon, qu'il avait pris la veille pour un civil, portait la casquette bleue de la Marine, avec l'emblème doré de commandant. 11 avait un beau visage, un de ceux qu'on n'oublie pas.

— Excusez-moi, dit-il en riant. J'aurais dû me présenter hier soir, mais je voulais vous entendre parler.

Il tendit la main. Mais Philipp l'ignora.

— Monsieur...

Le commandant coupa court aux explications embarrassées :

— Puis-je vous aider à tirer vos sacs ?

— Merci, fit le jeune homme en sautant sur la chaussée.

Comme il déposait ses bagages, le commandant s'approcha de lui :

— En face de vous, de l'autre côté de la rue, c'est le Ferry-building. Vous trouverez une chaloupe. Elle vous emmènera à Amphib-Island. Demandez le lieutenant Bruner. C'est lui que vous devez voir, le premier. Au revoir, ajouta-t-il en souriant. Et bonne chance J'imagine que vous en aurez besoin.

En même temps, il agitait la main, en signe d'adieu.

— Merci, monsieur, répondit Philipp, avec raideur.

Après un salut trop correct, il retourna sur le trottoir. La voiture démarra et disparut. Alors, seulement, il comprit les paroles du commandant.

« Seigneur, murmura-t-il, il doit être de la base... »

## Chapitre VI (extrait pp. 75/84)

*Cher monsieur Frœlich,*

*Tous les gars vont bien à bord et vous souhaitent bonne chance. La femme du commandant est arrivée hier de l'Iowa et a visité le bateau. Juste Ciel ! Ça ne m'étonne pas que le commandant ne puisse jamais donner un ordre...*

*Voici pourquoi je vous écris : hier soir, un certain commandant Danelaw est venu à bord avec un officier à quatre galons. J'étais sur la passerelle et il est resté un moment sur le pont, à bavarder avec moi et quelques types, pendant que le quatre galons descendait parler au commandant Pratt. Alors, ce M. Danelaw s'est mis à nous interroger sur vous et sur les ennuis que vous avez. Naturellement, personne n'a rien dit, pensant qu'il cherchait peut-être à vous faire des histoires et il est reparti avec l'officier à quatre galons quelques minutes plus tard. Quand je fus relevé, à huit heures, je me suis mis en bleu pour aller en ville boire un verre. Ce Danelaw attendait, seul, sur le quai, dans une Lincoln noire. Il m'a emmené en ville et nous avons bu quelques verres de bière, puis il a commencé à me raconter certains faits. Je ne sais comment il a pu en apprendre autant, mais il sait des tas de choses sur vous, depuis votre enfance jusqu'à maintenant.*

*C'est peut-être idiot, mais je commençais à trouver ce type sympathique et à croire qu'il était de votre côté, aussi je lui ai tout raconté sur le commandant et le bateau, depuis votre arrivée à bord jusqu'à votre départ. Je vous dis tout cela aussi vite, que je peux ; ainsi, si j'ai fait une bêtise, vous n'irez pas à l'aveuglette.*

*Ou ce Danelaw est un chic type, ou c'est un menteur. Il a dit qu'il n'était pas directement intéressé à l'affaire, mais il en sait trop pour que ce soit vrai. Et pourtant. Je parierais qu'on peut avoir confiance en lui. Il est bizarre, mais il a du bon sens. J'espère que je ne vous ai pas mis dans de vilains draps.*

*Voilà, c'est tout, sauf que je vais être transféré sur la côte Est et que le bruit court qu'on va enquêter sur le commandant Pratt.*

*Voilà, adieu à présent.*

*Votre camarade de bord,*

*Stuff*

*P.-S. : Je n'ai rien dit de la nuit où nous avons eu cette tempête à Pearl. J'espère qu'un jour vous me permettrez de m'expliquer.*

Philipp conserva un moment la lettre dans sa main. Il regardait, par la fenêtre, les nuages blancs au-dessus de la mer étincelante. Danelaw intervenant en sa faveur auprès de la Sécurité de la Base, Danelaw lui envoyant son propre conseiller juridique, Danelaw provoquant une enquête contre le commandant Pratt... Il secoua pensivement la tête en regroupant ces faits.

L'attitude de Stuff l'étonnait. Il était surprenant que le prudent marin eût parlé. Quoique Philipp eût à penser de Stuff, par ailleurs, il avait confiance en son jugement. Second maître de manœuvre, huit ans de service en mer, Stuff était entré, à seize ans, dans la Marine, qu'il avait choisie, de préférence à la maison de correction de son pays natal, où pouvaient l'envoyer quelques petits larcins. Il avait peu d'éducation, mais possédait le goût et la science de la mer. Son histoire était âpre, sordide, typique. La Marine l'avait transformé. D'un vaurien, elle avait fait un

homme. D'instinct, Stuff appréciait la sécurité, la discipline, la propreté et le respect de soi.

Dès son premier jour à bord, Philipp avait trouvé un ami en ce grand et silencieux garçon qui, à son exemple, détestait le commandant du navire, parce qu'il était négligent, paresseux et stupide.

Pour Stuff, Philipp représentait l'officier de marine idéal, et le gentleman. En dépit de leurs origines si différentes, Philipp et Stuff aimaient à travailler côte à côte. Chacun était un maître, dans sa propre partie. Ils avaient vite compris qu'à eux deux, ils étaient parfaitement capables de mener le navire. Stuff savait conter de longues histoires et Philipp aimait à les écouter. Il parlait de Shanghai, de Calcutta, de Manille, et il était sensible à l'intérêt qu'il suscitait. Il éprouvait le désir de protéger le jeune officier. Il lui enseignait le matelotage et l'initiait aux choses de la mer. Cependant, Stuff ne commettait jamais la faute de ne pas observer les distances. La confiance qu'ils s'accordaient mutuellement s'en trouvait grandie. Philipp, reconnaissant les qualités de Stuff, songeait à lui avancer, le jour de sa libération, la somme nécessaire à l'achat d'un ranch, aux environs de Devereaux.

Survint l'incident avec le commandant Pratt. Dès lors, Philipp dormit pendant le jour et prit le navire en main pendant la nuit. Etrange situation. Le jour, l'enseigne était le paria, relevé de tous ses devoirs. Le soir, il devenait officier commandant, s'emparant du gouvernail à dix heures du soir et le rendant à six heures du matin. Chaque nuit, Stuff lui tenait fidèlement compagnie et le secondait. Quand Philipp était de garde, debout sur le pont obscur, exposé au vent, ou assis sur une caisse, balancé au rythme berceur de la mer, les yeux sur le ciel violet, scintillant d'étoiles, il se laissait aller à parler de sa maison, de sa famille, de ses rêves. S'il avait pu voir le visage de Stuff, il aurait lu, dans ses yeux, l'expression d'une admiration croissante. Philipp comprit trop tard l'attachement passionné de son nouvel ami. Il en fut d'abord un peu surpris, puis, ce qui était pire, amusé.

Physiquement, Stuff pouvait le dominer. Intellectuellement, l'équilibre était rétabli. Philipp était convaincu que Stuff ne tromperait jamais la confiance qu'il avait placée en lui. Il en était tellement certain qu'il en riait. Peut-être Stuff s'aperçut-il de son amusement, car il arrivait, parfois, au marin de se troubler et de ne plus trouver ses mots. Philipp le surprit même à rougir.

A Pearl, le navire essuya un effroyable ouragan. A minuit, Philipp quitta la passerelle de commandement pour faire un tour d'inspection. Stuff le suivit, en maudissant le commandant. Ils marchaient sur le pont, dangereusement incliné, trempés jusqu'aux os à chaque plongeon du navire. Philipp aimait la tempête et le danger. Il aurait voulu hurler des injures à pleine voix. La sauvage nature de la nuit éveillait en lui des échos. Il se tourna vers Stuff pour lui faire partager ses impressions et, peut-être, s'en délivrer. Il éclata de rire en voyant le marin qui marchait à l'abri d'une cloison protectrice, et son rire retentit étrangement dans le vent.

Stuff hurla :

— Qu'est-ce qui ne va pas, monsieur ?

Philipp, riant encore, répondit :

— Vous êtes divertissant, Stuff.

Un coup de roulis porta la bouche du jeune homme contre l'oreille du marin.

— L'océan fait de son mieux pour nous effrayer et vous êtes furieux contre un petit homme gras, sans importance...

Mais le vent dévora une partie de ses paroles et il cria :

— Vous êtes drôle !

Il ne pouvait voir le visage de Stuff. Soudain, il devina qu'il ne riait pas. Brusquement projeté contre l'homme, il se sentit saisi par les poignets et serré contre la cloison d'acier.

— Je suis drôle cria Stuff. Voyons si vous trouvez cela drôle !

Philipp connut, pour la première fois, la force de Stuff. Rigides et durs comme le fer, les bras, les cuisses et la poitrine du marin pesaient lourdement sur lui. Une chaleur animale perçait à travers les vêtements mouillés. Philipp fut d'abord choqué, puis effrayé. Il sentit la bouche de Stuff sur la sienne et la langue de l'homme tentant de pénétrer entre ses dents. La tête renversée contre la cloison, il lutta et se débattit pour s'écarter de cette barbe qui le piquait, de cette langue qui le meurtrissait, l'insultait et le sollicitait. Pour se libérer, il serra violemment les dents. Immédiatement, le visage recula et Philipp se dégagea, mais Stuff lui assena une grande gifle. Philipp tomba sur les genoux. Le marin, aussitôt, l'aida à se relever et balbutia des excuses. Il y avait un goût de sang dans la bouche du jeune homme, le sien ou celui du matelot. Quand il put enfin parler, il dit d'une voix rauque :

— Allez-vous-en !

Craignant que l'ordre ne fût pas suivi, il s'éloigna lui-même, en trébuchant.

Le reste de la nuit, il arpenta le pont. Sa confiance était trahie et il ne disposait d'aucun secours. Le commandant accueillerait un aveu avec joie et s'en servirait contre lui. Il devait donc continuer la tâche assumée. La constante présence de Stuff, cherchant à se faire pardonner, le double jeu auquel Philipp était astreint vis-à-vis de l'équipage – en mer les regards sont aigus – rendraient insupportables les dernières semaines du voyage.

A son habitude, l'enseigne reporta sur lui-même une partie du blâme. Il se jugeait responsable. Mais une question demeurerait sans réponse : pourquoi Stuff avait-il eu ce « geste » ? Ni l'un, ni l'autre n'étaient homosexuels. Jamais Philipp n'aurait permis d'aborder ce sujet, bien que le matelot le ramenât assez fréquemment dans leurs conversations. Aurait-il donc fallu en discuter raisonnablement ? Un sujet aussi déraisonnable peut-il être traité raisonnablement ?

Philipp soupira et passa sa main sur ses yeux. C'était le passé. Mais il pensa avec, angoisse à Tim Danelaw. La situation, cette fois, était plus délicate, le problème plus complexe. Et, s'il parvenait à mettre au point ses relations avec le commandant, ne connaîtrait-il pas bientôt une nouvelle déconvenue ? Philipp n'avait rien à offrir à un homme. Jamais il n'accepterait de devenir un dégénéré. Il se marierait, il vivrait l'existence de son père et de son grand-père Dev. Voilà la destinée qu'il choisissait.

Philipp déchira lentement la lettre et en jeta les morceaux dans la corbeille. Il prit une ordonnance du docteur lui prescrivant un somnifère, sortit de sa chambre et suivit le long couloir blanc. Son esprit était encore engourdi. Il atteignit le guichet de l'aide-pharmacien et, à travers les barreaux, il tendit l'ordonnance. L'homme tira d'une grande bouteille brune deux pilules qu'il glissa dans une petite enveloppe.

— Il y a dans cette bouteille de quoi envoyer, ad patres toute la base, dit le marin.

— Ces pilules sont-elles réellement mortelles ?

— Mortelles ?... Avec une demi-douzaine, vous devenez plus raide que...

Le téléphone sonna et le matelot décrocha l'écouteur.

— Oui, monsieur... Il ne l'a pas encore pris, monsieur... Bien. Je vais fermer et le monter moi-même... Pas du tout, monsieur.

— Si vous n'en avez pas pour longtemps, dit Philipp, je peux garder le dispensaire.

— Merci. C'est à l'étage au-dessus. Entrez par cette porte, monsieur.

Philipp se trouva de l'autre côté du guichet.

— Ne soyez pas trop long, recommanda-t-il.

— Juste une minute, monsieur.

Philipp secoua la tête. Très calme, il alla vers la table, prit la bouteille brune, versa environ deux douzaines de pilules dans sa main et les glissa dans sa poche. Il tint pensivement la bouteille, un moment... puis deux autres douzaines de pilules rejoignirent les premières. Il remit alors la bouteille à sa place, brouilla soigneusement les empreintes de ses doigts, se retourna et fit semblant de s'intéresser vivement à une cornue, emplie d'un liquide bleu. Le marin revint, cacheta les deux pilules dans la petite enveloppe et la tendit à Philipp.

— Merci beaucoup, monsieur.

— Je vous en prie.

Philipp alla vers la porte et l'ouvrit :

— Adieu, dit le matelot.

— Adieu, répondit Philipp en souriant.

## Chapitre X (extrait pp. 124/125)

Et vous voudriez bien ne pas poser pour ce portrait. Vous n'y êtes pas obligé.

— Mais je serais ingrat, en refusant.

— La gratitude est une plaie. Nous en reparlerons.

— Non. Je poserai pour vous... Et je désire le dessin du chat pour ma sœur. Nous nous aimons beaucoup. Elle le comprendra, je crois.

— Vous aimez à être quitte.

— Il y a autre chose aussi, murmura Philipp.

— Je sais, répondit Tim. Le plus embrouillé des problèmes. Vous voulez parler de vous et de moi, de ce qui existe entre nous.

— Oui.

La respiration de Philipp se fit plus courte.

— Ne craignez rien, Philipp. En dépit des apparences, il n'y a aucune raison de vous alarmer. Nous avons, tous les deux, trop à perdre, trop à risquer,

— Voilà ce que je souhaitais entendre. Philipp, soulagé, fit un petit geste de la main et dit :

— J'aimerais que nous soyons amis.

— J'accepte,

Après un silence, le jeune enseigne remarqua d'un ton rêveur :

— Vous êtes la seule personne au monde, que, je redoute.

Avec un déclic sec, la porte, derrière eux, s'ouvrit.

— Oh ! vous êtes là ! s'écriait joyeusement Pat. Tim, soyez un amour. Descendez. Bruner et Mike Mallory sont dans le même groupe et vous savez que, toutes les fois qu'ils discutent, ils se font une scène. Séparez-les, voulez-vous, chéri ?

— Bien sûr.

Comme Tim s'éloignait, Philipp se détourna, ennuyé. Il souhaitait de continuer de causer avec le commandant, mais Pat s'accouda à la balustrade, à côté de lui, et désigna un couple étroitement enlacé, dans un coin sombre.

— Ils ont l'air heureux, n'est-ce pas ?

Philipp eut un regard pour les amoureux, puis leva les yeux vers les montagnes majestueuses.

— Ce spectacle vous choque, observa Pat.

— Oh ! Seigneur, ne recommençons pas s'exclama le jeune homme. Vous avez deux fois gagné. Hier et ce soir, quand je me suis humilié devant vos amis.

— Je me moque de tous ces gens. Je vous veux, pour moi seule.

## Chapitre XIV (pp. 153/162)

Chez Pat, tout le monde buvait du champagne mélangé de brandy. Tim et Philipp furent aussitôt entourés. On porta des toasts en l'honneur de l'enseigne qui leva malicieusement son verre « à l'aide magnifique que lui avait apportée son excellent avocat, M. Bruner ». Celui-ci répondit d'un sourire légèrement contraint. Mme Voth, franchement pompette, trinquait sans arrêt avec Morgan.

— Et maintenant, s'écria-t-elle, Sybel et Philipp n'ont plus qu'à se marier !

Philipp lança à Tim un regard de détresse. Tim, hocha la tête. Pat, qui avait remarqué le manège, but « à l'heureux couple » :

— Puisse leur union être aussi heureuse que prochaine !

— Un moment.

C'était la voix de Tim.

— Leur avez-vous dit, Philipp

— Pas encore.

— Le mariage de Philipp ne pourra avoir lieu avant plusieurs jours. L'amiral l'emmena à San-Francisco, à la place de Mike.

Philipp dissimula la surprise que lui causait cette nouvelle. Sybel et Mme Voth manifestèrent leur mécontentement.

— Mais Philipp ne peut pas aller à Frisco, affirma Pat, avec autorité. Il n'est pas qualifié, après un jour de bureau, pour remplir les fonctions d'officier d'état-major.

— Bah ! observa Mike. Ce rôle consiste à extraire, de temps en temps, une pièce numérotée d'un dossier. C'est à la portée d'un enfant de dix ans.

Et, se tournant vers l'enseigne

— Désolé, mon vieux, mais, en l'absence de Tim, je dois – ordre de l'amiral – assurer son intérim. L'ancienneté, que voulez-vous !

Mike parlait d'un ton si naturel qu'on eût pu croire que la scène avait été répétée. Reconnaisant et ravi, Philipp était sauvé pour quelques jours. Il trouverait ensuite une autre bonne raison. Tim et Mike ne manquaient pas d'imagination. A eux trois, ils ne risquaient pas d'être pris de court.

Allons, Philipp, au travail, dit Tim. Le portrait attend.

Sybel fit la moue.

— Devez-vous vraiment peindre ce soir ? On donne un film très excitant. Je voudrais nous le voyions ensemble.

— Désolé, Syb, mais c'est vous qui avez lu que je fasse ce portrait.

— En effet... Eh bien ! à tout à l'heure.

— Au revoir. Amusez-vous.

Dans l'atelier, la porte close, Philipp et Tim se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Le monde appartient aux hommes, déclara Philipp, en reprenant son souffle. Il enleva lentement ses vêtements et les jeta sur le canapé. Avant de monter sur l'estrade où il posait, il leva les bras au-dessus sa tête et s'étira.

— Dieu que je suis fatigué !

A travers la fumée de sa cigarette, Tim regardait les muscles souples de ce jeune corps splendide, les aisselles blanches sous les bras, la taille mince, les hanches étroites, les jambes lisses, le dessin harmonieux des fesses et les bras gracieux, tendus au-dessus du visage. Tim commença à mélanger les couleurs sur la palette. Philipp demeurait assis, les yeux clos. Tim sortit l'émeraude d'un tiroir et la tendit à Philipp.

— Tenez. Amusez-vous avec ça. Il sourit.

— Vous me traitez parfois comme un enfant, dit Philipp en ouvrant les paupières. Il regarda avec curiosité la bague.

— Mais je croyais que Pat...

— Ce sont deux pierres jumelles. Je les ai achetées en Chine à un voleur, un qui avait pillé une ville bombardée. Le prix était si modeste que je n'ai pas résisté à la tentation.

Tim commença à peindre.

— J'ai fait monter la bague aux Indes et j'ai offert sa sœur jumelle à Pat, en cadeau de mariage.

— Elles doivent avoir beaucoup de valeur.

— Oui. Elles sont sans défaut.

— Il y a des symboles gravés à l'intérieur de l'anneau. Quelle en est la signification ?

— « Celui qui contemple à volonté la beauté ne peut jamais être trahi. »

Philipp fit un mouvement. Le joyau étincela de toute la gamme des verts.

— C'est incroyable. Quand on la regarde longtemps, elle semble grossir. Elle fait penser aux yeux des animaux, la nuit, aux feuilles de magnolia, après une pluie printanière, ou à la jungle silencieuse, aux étangs des hautes montagnes et des forêts profondes...

Il se tut et leva les yeux, sentant le regard de Tim fixé sur lui.

Transformé, le visage de Danelaw exprimait à la fois la tendresse et l'emportement.

Tim, avec rudesse, releva, d'un doigt, le visage d'éphèbe.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il doucement.

— Je ne comprends pas, dit Philipp avec gêne.

— Non. Pas encore.

Il retira son doigt du menton du jeune homme et se détourna.

— Habillez-vous. Nous avons terminé.

Il posa son pinceau et nettoya la palette. Le silence devint pesant. Désorienté, Philipp posa la bague sur la table et remit ses vêtements.

— Vous ne terminez pas le portrait

— Non. Je vous voyais mal. Ce serait une croûte.

Philipp craignait de protester.

— Nous pourrions aller voir le film.

— Nous pourrions, mais nous n'irons pas. Nous allons marcher.

Ils quittèrent l'atelier, traversèrent la maison silencieuse et sortirent dans la nuit humide et calme.

Philipp demanda timidement :

— Vous ai-je offensé, Tim ? Je suis maladroit en paroles.

— Offensé ? Non. Déconcerté, anéanti, mais pas offensé.

Philipp cherchait anxieusement le visage de son ami. Soudain, il le vit empreint d'une telle mélancolie qu'il fut frappé de surprise.

— Qu'avez-vous, Tim ?

La voix de Tim se forçait au calme

— Je commence à vous voir autrement que lorsque J'ai commencé à vous peindre. Je sens ce changement, depuis plusieurs jours. Voilà pourquoi j'ai décidé de détruire votre portrait. Je ne puis rechercher deux effets.

— Est-il donc si mauvais ?

— Il aurait été le meilleur que je n'aie jamais fait, si je l'avais terminé à temps.

— Ai-je tellement changé ?

— Vous ? Non, Philipp. C'est moi qui ai changé.

Tim resta un moment silencieux, puis dit d'une voix sourde :

— Je vous ai dit un jour qu'auprès de moi, vous étiez en sécurité. Je me trompais. Vous ne l'êtes pas.

— Vous osez l'avouer ?

— J'ose, répliqua Tim avec rudesse, parce que c'est vrai. Tout à l'heure, quand je vous regardais jouer avec la bague, j'aurais pu outrager notre amitié. Ce n'est pas votre faute et vous ne pouvez pas dire que ce soit la mienne. Inconsciemment vous m'avez jeté un défi, depuis le soir où, pour la première fois, nous nous sommes regardés, dans ce sordide petit café, au bord de la route. Inconsciemment, j'ai relevé le défi, en dépit de ce que nous nous sommes dit. Et, maintenant, je sais que je vais l'accepter, pour le meilleur et pour le pire... Mais vous ?

Tim se tut. Ne recevant pas de réponse, il reprit :

— Je croyais avoir compris votre ami, le marin. Dans le vide de son existence, il a entrevu vos rêves étincelants et il a voulu les faire siens. Il s'est comporté grossièrement. Comment aurait-il pu avoir une autre attitude ? Il ne méritait pas le traitement que vous lui avez infligé, mais vous ne voyiez pas au-delà du mur des conventions. Je croyais avoir compris votre splendide beauté et le paradoxe de votre esprit. Je croyais être insensible à leur appel. Je ne le suis pas, bien que ne devant jamais vous forcer, comme le marin l'a fait.

Sa voix devint plus douce et plus basse :

— Je vous veux, Philipp, exactement comme lui. Ce n'est pas un désir spontané, mais il a grandi très vite en moi. Je découvrais constamment des facettes merveilleuses et inattendues de votre caractère, votre combat sans espoir contre des forces que vous ne pouvez dominer. J'ai deviné le petit garçon blessé que vous êtes, votre bonté douce et solitaire. Je suis seul, ici, à vous comprendre. C'est pourquoi je vous ai aidé, quand tous vous abandonnaient. J'en suis navré pour vous Philipp, mais, maintenant, je vous aime.

Ils se regardaient, silencieusement. Ce n'était pas propos de névrosé, mais une tendre déclaration de désir et d'amour. Philipp éprouvait une émotion intense. Mais sa raison le mettait en garde contre l'approche intelligente du démon.

Philipp se détourna à demi :

— Ne dites pas cela. Que peut faire un homme de l'amour d'un autre homme ? Je veux votre amitié et votre estime. Mais pas cela...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge.

— C'est laid, indécent et pervers.

— Me croyez-vous capable d'indécence, de laideur et de perversité ?

— Non... Je... je ne sais plus ce que je pense.

— Vous pensez à moi comme à un tentateur. Vous croyez que la poursuite du plaisir est un péché, alors que l'homosexualité est justifiée, quand elle libère l'esprit. L'acte devient alors un moyen de délivrance.

— On ne peut se livrer à certains gestes, à certains actes, et, ensuite, les oublier. Leur souvenir ne saurait nous quitter et ils nous marquent pour toujours. J'ai de l'affection pour vous. Je, vous admire, bien que je ne vous comprenne pas. Je crois que vous êtes sincère. C'est le portrait qui a fait naître en vous le désir. Supprimez-le.

— Trop tard... Vous-même, qui avez enchaîné vos émotions et dominé vos instincts, vous avez aimé.

— N'employez pas ce mot. Le désir n'est pas l'amour.

— Soit, mais, en deux mois, vous avez dû, deux fois, vous défendre contre vous-même. Reconnaissez-le.

Le coup porta. Philipp eut un mouvement de recul. Mais, de ses mains fermes, Tim le retint par les épaules.

— Vous ne pouvez pas toujours fuir, Philipp. Pensez-vous que je vous obligerai de vous découvrir si je ne voyais pas clair en vous ? C'est maintenant que vous devez prendre une décision, et non plus tard. Un jour, peut-être, vous risquez de devenir la proie d'individus sans scrupules. Combattez-moi, avec tous les arguments, avec toutes les armes dont vous disposez, mais répondez-moi, faites-moi, et faites-vous à vous-même, l'honneur de dire la vérité.

Il y avait de la douceur et de la tendresse dans la voix de Tim. Ses beaux yeux reflétaient l'appréhension. Peu à peu, Philipp se détendait. Sa nervosité disparut. Il ne songeait plus à se dérober. Son regard retrouva celui de son ami.

— Oui, dit-il enfin. Je m'en remets à vous. Décidez.

Les mains de Tim resserrèrent leur étreinte et il dit avec calme, comme s'il interrogeait et adressait une prière :

— Ce soir... quand tous seront partis... à mon club... en ville... vous le connaissez... Voici la clef.

La réponse de Philipp vint, aussi légère que le mouvement des branches dans la nuit sereine. Ils demeurèrent un moment immobiles, impressionnés par l'approche de l'inconnu, puis ils reprirent, en silence, le chemin de la maison des Danelaw.

## Chapitre XVI (pp. 168/176)

Dans le corridor, l'amiral s'entretint quelques minutes avec Tim et s'éloigna.

Tim vint à Philipp.

— La conférence est terminée. Nous repartirons, pour Seattle, demain à huit heures, s'il n'y a pas de brouillard. Nous pouvons rentrer à l'hôtel. Votre journée vous a intéressé ?

— Oui. Je crois que, finalement, j'aime la Marine.

— Le tout est de la comprendre. C'est le cas de beaucoup de choses.

Ils hélèrent un taxi et roulèrent en silence. Philipp était sur la défensive. Ils prirent leurs clefs au bureau et pénétrèrent dans l'ascenseur.

Connaissez-vous San-Francisco, ou préférez-vous dîner avec moi ce soir ?

Méfiant, Philipp répondit trop vite :

— Je connais assez bien la ville.

Et il ajouta, en manière d'excuse :

— J'ai projeté d'aller voir des amis, à l'université de Berkeley.

— Je vois, répondit froidement Tim. L'ascenseur s'arrêta à son étage.

— Bonne nuit. A demain matin.

Philipp gagna sa chambre, prit une douche, se rasa, changea de vêtement et descendit. Il arrêta un taxi et se fit conduire à un restaurant, où il avait dîné, plusieurs années auparavant. Soudain, il s'aperçut qu'il tenait à la main la clef de sa chambre. L'esprit complètement absorbé par Tim, il commettait des ridicules distractions.

Il commanda un repas de gourmet, apprécia le caviar humide et brillant, amer et noir comme la suie, et il dégusta un vin de France, caressant comme le baiser léger d'un enfant heureux. Si son esprit se libéra, un moment, de l'obsession, bientôt Tim l'absorba de nouveau. Le commandant avait joué un grand rôle dans la vie de Philipp, qui admirait sa noblesse innée, la force et la sagesse de son caractère. Ambiance du restaurant, guitare italienne, sentiment de reconnaissance, peu importaient les mobiles. Philipp, soudain, déposa son cigare, régla l'addition, sauta dans un taxi et se fit reconduire à l'hôtel. Il monta directement à l'étage de Tim, respira profondément et frappa à la porte. Tim, en manches de chemise, lui ouvrit.

— Vous avez donc reçu mon message ?

— Quel message ?

— J'ai laissé un mot, pour vous, au bureau. Je vous demandais de venir travailler une heure avec moi, si vous ne rentriez pas trop tard.

— Eh bien ! me voici.

— Bah ! laissons cela. Nous en avons assez fait aujourd'hui.

Tim traversa la pièce et se dirigea vers un plateau de boissons fraîches.

— Un verre ?

Il versa deux whisky-soda.

— Vous n'avez pas rencontré vos amis ?

— Je n'avais pas d'amis. J'avais besoin d'être seul.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

Philipp fit un geste d'impuissance.

— Tim, je ne peux plus vivre avec la hantise de ce que je deviendrai dans cinq ou dix ans...

Tim hocha la tête.

— Et quelle est la solution ?

— La solution ? Vous seul la détenez... maintenant... ici...

— Je vois. Etes-vous ivre ?

Philipp lui jeta un regard de reproche.

— Vous vous êtes comparé à Stuff. Vous avez eu tort. Ce matelot, je le dominais. Mais vous, Tim, vous me dominez. Je ne vous comprends pas. Je ne comprends pas comment vous devinez mes pensées. Je devrais vous mépriser et je vous admire. Je ne vis plus en paix.

— Continuez, dit Tim calmement, en faisant tourner son verre.

— Il y a quelque chose de trouble dans ma personnalité. Vous l'avez senti la première fois que vous m'avez vu. Un soir, vous avez mis la conversation sur ce sujet et vous m'avez assuré que je n'avais rien à craindre. Mais, l'avant-dernière nuit, vous avez sollicité de moi une promesse. Je l'ai faite.

— Puis reprise, quand vous avez vu le portrait. Savez-vous pourquoi ?

— Je crois. Pour la première fois de ma vie, je me suis vu tel que je suis. L'image de ma vraie personnalité s'était déjà présentée à mon esprit, mais jamais avec autant de force. J'ai eu peur, j'ai repris ma parole et je me suis enfui.

— Continuez.

— Je dois choisir entre deux destinées : une vie médiocre... ou la catastrophe. Je préfère la médiocrité bourgeoise. Je souhaite m'y rallier finalement. Mais je dois d'abord me débarrasser d'une obsession. Comment fixerais-je mon choix sur un destin... sans connaître l'autre ?

Le commandant fit un signe d'approbation.

— Le défi que vous m'avez lancé, Tim, je suis prêt maintenant à le relever. Je cesse de me dérober. Nous avons une chance désormais de nous libérer l'un de l'autre, pour le reste de notre vie.

Tim posa sa cigarette.

— Ainsi vous êtes prêt à parier avec la catastrophe, comme vous dites. Et si vous perdez ? Qu'arrivera-t-il alors ? Avez-vous envisagé les conséquences ?

Après un moment d'hésitation, Philipp releva légèrement le menton.

— Je ne pense pas que je perdrai, dit-il doucement.

Danelaw éclata de rire.

— Ah çà ! Philipp, vous fichez-vous de moi ?... Ainsi, vous débarquez dans ma chambre, un brin pompette, après un bon dîner, vous me tenez un long discours et vous me déclarez – le commandant imitait à merveille la voix et le ton du jeune homme : « *Me voici, Tim. Aujourd'hui, je suis bien disposé. Faites-moi la cour, dites-moi des choses tendres, séduisez-moi. Et je ferai, alors, une petite folie, la première et la dernière de ma vie, car je suis bien sûr que vous allez me dégoûter pour toujours des hommes, en général, et de vous, en particulier.* » Sans doute pensiez-vous que j'éteindrais les lumières, que je vous ferais entendre à la radio une sérénade napolitaine, que je vous prendrais doucement dans mes bras, en vous murmurant à l'oreille : « *Ma chérie, je t'adore.* » Eh bien ! mon petit garçon, vous vous êtes trompé. Votre victoire, Je vous en fais cadeau tout de suite. Vous avez gagné, sans combattre... Et maintenant, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de regagner votre chambre et de bien dormir, jusqu'à demain matin.

Les épaules de Philipp se courbèrent.

— Tim, dit-il, vous... je...

— Non ? demanda Danelaw d'un ton moqueur. Vous refusez votre victoire ? Vous ne tenez pas à ce que nous soyons libérés l'un de l'autre, pour le reste de notre vie ?

Philipp ne bougeait pas. Debout devant la fenêtre grande ouverte, il regardait, embarrassé, gêné, le fond de son verre.

— Très bien, Tim, dit-il enfin. Je m'en vais. Comme toujours, je me suis mis dans une situation stupide.

Il n'entendit pas le commandant traverser la pièce, mais, quand les mains de celui-ci le touchèrent, il leva les yeux et regarda, avec humilité, le visage amical qui se penchait sur lui.

— J'ai été dur, sans nécessité, Philipp, dit doucement Danelaw, en posant la main sur le bras du jeune homme. Oubliez mes paroles. Voulez-vous m'aider à travailler un peu pour l'amiral ?

— Oui. Mais d'abord, répondez à une question : qu'est-ce qui ne va pas en moi ? Comment se fait-il que je gâche tout ce que je touche ?

Tim sourit mélancoliquement

— C'est un mal très courant, de nos jours, Philipp. Vous n'avez pas de cœur.

— Regrettez-vous de m'avoir tant aidé ?

— Non. Je suis heureux que tout soit arrangé.

— Mais ne voyez-vous pas, éclata Philipp, que rien n'est arrangé ?... Tout est pis que jamais. Vous avez détruit ma raison de vivre.

— Alors, prouvez-le.

La voix de Tim se perdait dans le bruit qui montait de la rue.

— Mais comment puis-je...

Un regard de Danelaw l'arrêta. Philipp se rendit compte qu'il devait choisir entre la fuite et une des décisions majeures de sa vie.

Tien saisit doucement le verre du jeune homme et le posa sur une console. Le regard de Philipp erra, puis se fixa sur la main posée sur son bras. Philipp la toucha, avec hésitation, puis la souleva. Les doigts arrondis effleurèrent sa joue, il pencha la tête, sentit la chaleur de cette main puissante et en pressa la paume contre ses lèvres.

Le jeune homme eut un soupir.

— Avez-vous peur, Philipp ?

— Très peur, chuchota-t-il.

Après un silence, Tim s'éloigna, comme pour lui laisser le temps de changer d'avis. Dans la pénombre de la pièce, qu'une seule lampe éclairait, Philipp le suivit des yeux et le vit se retourner. Leurs regards se rencontrèrent. A présent, il n'y avait plus, entre eux, que l'inévitable. Le portrait devenait réalité.

Tim s'approcha, s'arrêta devant Philipp et, d'un geste affectueux, rejeta doucement en arrière les cheveux qui lui tombaient sur le front. Philipp frémit légèrement. Dans son visage plein d'ombres, les yeux de Tim brillaient comme de l'onyx. Puis ses mains, telles les mâchoires d'un étau, saisirent le jeune homme par la taille et le soulevèrent. Philipp, comprit le geste de son aîné. Il affirmait sa domination, revendiquait les privilèges qu'elle comportait et en acceptait les responsabilités. Dans cette union, l'un commanderait, l'autre suivrait. Philipp éprouva une grande détente morale. Puis, il sentit son corps abaissé dans un monde d'incroyable satisfaction.

## Chapitre XXV (extrait pp. 257/266)

— C'est là que je voulais en venir, Tim. Je ne regrette rien. Je veux être prisonnier dans ma petite sphère, suivre ma destinée. Or, vous me proposez de m'en détourner. En échange, vous m'offrez un monde de honte. Désormais, vous n'aurez plus à intervenir dans mon existence.

Tim sentit que son camarade parlait sincèrement, sans bluff, comme sans cœur.

— Toujours sur la défensive, dit-il en se redressant. A présent, il est temps pour moi de justifier mes actes. Ou suis-je condamné au silence ?

— Allez-y, je suis prêt à vous écouter.

Philipp s'allongea sur le ventre et donna une chiquenaude à une assemblée de fourmis.

— Cela vous ennuerait-il de me regarder en face ? demanda Tim. Vous n'avez un faible pour la franchise que si on vous place au pied du mur.

— O. K., grimaça Philipp en changeant de position.

— Mes genoux sont libres.

— Ah ! vraiment ?

Philipp rit, se rapprocha et posa sa tête sur la jambe de Danelaw.

— Voilà. Il ne me reste plus qu'à fermer les yeux.

— D'abord, commença Tim, vous partez de ce principe que l'esprit, à tout moment, est libre de fonctionner raisonnablement.

— N'est-ce pas exact ?

Je crois qu'il existe, entre l'adolescence et la maturité, une période pendant laquelle l'émotion l'emporte sur le raisonnement. Or, vous traversez, en ce moment, cette période. Chronologiquement, vous avez vécu vingt-trois ans, mais, physiquement, vous en avez seize ou dix-huit. Cela n'est pas rare de nos jours. Mais, revenons à ce que je vous disais : pensez-vous qu'on devient volontairement homosexuel ?

— Pour quelle raison le deviendrait-on ?

Pour la même raison que vous n'avez pas quitté ma chambre d'hôtel à San-Francisco, une heure après y être rentré. Vous n'avez pas pu.

— Mais je l'ai quittée le lendemain matin. Heureusement !

— Parce que Bruner représentait, pour vous, la société vengeresse. Cet incident a provoqué en vous une émotion aussi forte que celle que vous veniez d'éprouver. Vous avez expérimenté le premier choc des émotions que le paria sexuel traverse plus souvent que nous ne croyons. D'habitude, son esprit n'est pas aussi discipliné que le vôtre. Le désir l'emporte.

— Je n'ai jamais pensé à ce qu'éprouvent les autres, en cette occurrence.

— C'est normal. Vous n'étudiez pas encore les problèmes humains.

— Jusqu'à cette année, le sexe n'avait jamais joué un rôle important dans ma vie. Subitement, j'ai découvert que tout tournait autour de lui.

— Autre exemple des changements inévitables et rapides que l'on subit, aussitôt après l'adolescence. Mais laissons cela. J'admets être intervenu dans votre vie, mais reconnaissez que, si je vous ai indiqué une voie, je vous ai toujours laissé libre d'en prendre une autre. Vous êtes venu à moi, parce que vous réalisiez vaguement qu'il y avait quelque chose qui nous rapprochait, admiration, engouement, désir, peu importe. C'était une exquise torture, comme vous n'en aviez jamais subi... Est-ce exact ?

— Oui.

— Et maintenant, quelles sont les raisons de ma conduite ? D'abord, je vous aime. Sans doute, le terme vous fait-il frémir, mais il est vrai. Il y eut un moment où j'aurais pu aisément me détacher de vous. Je le puis encore, mais ce serait plus difficile. Secundo, je sens que nous sommes semblables. C'est plus important pour moi que ce ne l'est pour vous, en ce moment. Physiquement, nous paraissions les deux extrêmes, mais c'est peut-être la raison de notre entente. Nous en reparlerons. Troisièmement, après la gaffe de Bruner, j'ai eu l'impression que je ne pouvais vous abandonner, aussi longtemps que vous ne vous seriez pas ressaisi et que vous n'auriez pas définitivement adopté une ligne de vie.

Je me suis trouvé jadis, Philipp, dans une situation analogue à la vôtre. Que mon expérience, au moins, vous profite ! Je pensais, moi aussi, que j'avais découvert mon univers. C'était le monde de l'art. J'avais dix, sept ans, j'étais las de l'école, las de l'Amérique. Je rêvais de l'Europe. Je voulais étudier la peinture. Je partis pour l'Italie. Je croyais que j'allais me classer au côté de Michel-Ange, du Titien, de Rubens, et que je peindrais pour les générations futures. J'ai quelque talent, mais pas de génie. Il m'a fallu deux ans pour me rendre compte que je ne serais jamais un grand artiste. Je n'ai pas voulu être un peintre médiocre. J'étais désillusionné. Je me suis mis à jouer. Mais, très vite, le jeu m'a lassé. Je me suis embarqué pour l'Égypte. Sur le bateau, j'ai rencontré un docteur français qui se rendait en Extrême-Orient pour expérimenter un remède contre le choléra, auquel il travaillait depuis dix ans. Pour la première fois de ma vie, je m'intéressais à une autre personnalité que la mienne. Il me permit de l'accompagner, et, comme il était subventionné par son gouvernement, je devins son assistant.

Vincent Jardine avait cinquante ans. Il était divorcé et homosexuel, ce que j'appris, seulement, quelques mois plus tard. Il n'avait rien de particulièrement extraordinaire, mais le travail et l'homme me fascinaient. Il fit naître en moi les émotions les plus puissantes que j'aie jamais connues. Plus je vivais avec lui, plus je l'admirais.

Nous sommes allés au Laos, puis en Chine. Nous étions comme des oiseaux hypnotisés par un cobra. La guerre nous attirait. L'Orient, Philipp, est un grand et monstrueux professeur. Il enseigne aux hommes l'acceptation passive de la fatalité. Nous assistâmes à la prise de Nankin. J'essayais de le persuader de rentrer en France. Son sérum contre le choléra avait été un échec. Il n'avait aucune raison de rester en Chine. Mais il ne pouvait plus la quitter. Sa morbidité commençait à m'affecter. Je lui posai un ultimatum et le quittai, quand il l'eut rejeté. Je partis pour les Indes. Il se suicida.

Je revins aux Etats-Unis. Pendant des mois, je me soûlai, jusqu'à tomber ivre mort. Puis, je rencontrai Pat. Je l'épousai, parce que je croyais qu'elle était la solution. Je me trompais. La solution, je ne l'ai pas encore trouvée.

Tim abaissa son regard sur Philipp. Le jeune homme, attentif, écoutait. Tim demanda :

— Commencez-vous à faire un rapprochement ?

Philipp fit un signe affirmatif.

— Vous me dites que votre choix est fait. Etes-vous sûr que vous serez heureux ? Vous épouserez Sybel. Et qu'advient-il après, même si vous parvenez, par le mariage, à régler la question des sens ? L'amour, la passion, ne sont pas problèmes simplement physiques. Et si, plus tard, les penchants, que vous avez découverts en vous, deviennent plus forts, irrésistibles, qu'advient-il de vous ? Croyez-moi, Philipp, si la nuit de San-Francisco n'avait pas été ce qu'elle a été, je ne vous parlerais pas ainsi. Je me demande si vous ne commettez pas une erreur, aux

conséquences incalculables, en prétendant connaître votre univers, alors que vous ne vous connaissez pas vous-même.

— Tim, demanda timidement Philipp, parlez-moi de Pat.

— Ce n'est pas une femme pour vous. Ne le savez-vous pas déjà ?

Philipp rougit.

— Oui, reprit Tim, je suis au courant de la nuit qui a suivi la réception de l'amiral. Elle s'en est vantée devant moi. N'ayez aucun remords. Depuis des années, Pat et moi vivons chacun notre vie. J'ai rompu avec elle le jour où elle a refusé de me donner des enfants. Elle vous déteste, car elle voit, en vous, son rival. Je l'ai aimée jusqu'à ce que je la connaisse. A présent, je la plains, car elle se torture.

Philipp introduisit l'ongle de son pouce entre ses dents.

— Je ne déteste pas les femmes. Elles sont une partie importante de ma vie.

— Où est la femme que vous avez aimée plus que vous-même ?

— Il n'y en a pas... à moins que...

Tim rit :

— Moi ? Je n'ai rien de féminin.

— Tim, que veut dire Proust par l'idée allemande de l'homosexualité ?

— Je ne sais pas exactement. Quelque principe de loyauté sans doute. Vous connaissez la conception des anciens Grecs : la Bande Sacrée de Thèbes, une centaine de jeunes guerriers, chacun combattant aux côtés de son meilleur ami, la fleur d'une admirable société. Les Spartiates demandaient à chaque guerrier d'adopter un jeune athlète. L'homosexualité en était le résultat, mais non la fin. Les guerriers allaient au combat, sans perdre des yeux les jeunes gens dont ils avaient la garde : on supposait qu'ils se battraient ainsi plus farouchement. Et les jeunes favoris, de leur côté, au gymnase ou à la guerre, s'efforçaient d'atteindre à la perfection et à la suprématie. Chacun craignait de se montrer lâche ou douillet et de s'attirer la disgrâce de son protecteur. Philipp avait croisé ses doigts sur sa poitrine et regardait l'émeraude briller sur sa peau brune.

— Les temps ne sont plus les mêmes, Tim. L'aberration sexuelle est aujourd'hui un désastre social. Vos arguments ne sont pas raisonnables. Si l'homosexualité est justifiable dans certains cas, où finit ce qui est licite ? Où commence la dégénérescence ? Si vous permettez à l'homosexuel intellectuel d'avoir droit au respect, bientôt le sadique, le flagellateur, le fou criminel, demanderont leur place, et la société cessera d'exister.

— Vous me faites l'impression de quelqu'un qui a embrassé fanatiquement une religion, non parce qu'il croit en Dieu, mais parce qu'il a peur d'aller en enfer. Dites-moi franchement, Philipp, combien de fois avez-vous été heureux pendant ces dix dernières années ?

— Je... je ne puis dire exactement. Trois fois, peut-être quatre. Avec une jeune fille, quand j'étais très jeune.

— Elle n'est plus dans votre vie.

— A la naissance des fils de Fan.

— Sentiments paternels, mais vous n'êtes pas le père.

Et la troisième fois...

— La troisième fois que vous avez été heureux, quand était-ce ? Une nuit, à San-Francisco, peut-être ?

Philipp baissa les yeux.

— J'en ai peur.

— Devoir social ou inclination personnelle. Amour partagé ou mélancolique solitude. Choisissez !

— Il vaudrait mieux que vous me laissiez choisir, sans combat.

— La décision vous appartient, conclut Tim en se levant.

Il tendit la main à Philipp et ils descendirent la colline.

Tim sentait que son ami n'avait plus aucun secret pour lui. Déjà, il bâtissait leur commun avenir.

## Chapitre XXVI (pp. 267/276)

Après un mémorable déjeuner, dont l'oie rôtie à l'allemande constituait le plat de résistance, ils fumèrent de longues pipes de porcelaine, en compagnie de l'oncle Félix. Puis, ils visitèrent, à cheval, les terres de la famille. Tim était un excellent cavalier et Philipp, fin connaisseur, admira l'élégance de sa monte. Ils rentrèrent tard à Devereaux, fatigués, se sentant très près l'un de l'autre. Couchés aussitôt après un léger dîner, ils s'endormirent profondément.

Quand Tim se réveilla, Philipp était déjà parti pour la banque où son père l'avait convoqué pour lui faire passer en revue une fastidieuse armée de chiffres.

Vers onze heures, Fanchon vint proposer à Tim une promenade à pied. Elle était accompagnée du jeune Paul-Philipp qui, à la grande joie de sa mère, appelait le commandant « oncle Tim ». Philipp, rentrant de la banque, fut surpris de ne pas retrouver son ami.

— Où est Tim ? demanda-t-il à sa mère qui tricotait près d'une fenêtre de la bibliothèque.

— Fan vient de téléphoner qu'elle le gardait à déjeuner.

Le jeune homme eut un mouvement d'impatience.

— Fan accueille, en général, les gens avec plus de réserve.

— Peut-être est-elle amoureuse de lui, observa Mme Frœlich, avec un sourire ironique et amusé.

Philipp éclata de rire.

— Puisque nous sommes seuls, mère, je désire vous demander un conseil.

— A quel sujet ?

— Au sujet de l'Europe. Si je dois jamais la visiter, mieux vaut que ce soit aussitôt après ma démobilisation.

— Voulez-vous parler d'un voyage de noces ?

— Non. Je préfère voyager seul, avant de m'enterrer à Devereaux.

— Personnellement, j'approuve votre projet. Mais qu'allez-vous faire de Sybel ? Votre père souhaite que vous vous mariiez prochainement.

A ce moment, Julius Frœlich entra. Ils passèrent dans la salle à manger. Julius commença un long monologue sur les affaires de la banque. La dernière bouchée avalée, Philipp se rendit chez sa sœur. Il arriva quand elle sortait de table, en compagnie de son mari et de Tim. Pendant que les deux hommes causaient, au fumoir, Philipp et Fan sortirent dans le jardin.

La pelouse était humide. Ils s'assirent sur un banc et baissèrent la voix pour qu'on n'entende pas leur conversation. Philipp entoura de son bras la taille de sa sœur. Elle s'appuya contre sa poitrine. Fan avait toujours été très affectueuse avec lui. Elle le chérissait profondément et l'amenait adroitement à confesser ses sentiments. Elle lui avait fait ainsi beaucoup de bien. Leurs « tendres entretiens », comme les appelait Fan, étaient l'une des plus grandes joies de Philipp.

Il la serra contre lui.

Tim vous plaît, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Vous savez qu'il divorce ?

— Oui.

— Avez-vous deviné... sa véritable nature ?

— Sa vie lui appartient, comme la vôtre vous appartient.

— Que vous a-t-il raconté ?

— Que vous étiez l'un des plus intéressants garçons qu'il ait jamais rencontrés, que vous pouviez avoir une existence très brillante, et que, égoïstement, il souhaitait d'y être associé.

Philipp ne fit pas de commentaires.

— Vous n'avez jamais eu un ami aussi charmant, reprit Fan.

— Que pensez-vous de mon mariage avec Sybel ? coupa Philipp.

— Je pense que vous ne serez pas heureux.

— Si je me marie, c'est pour que la famille ne s'éteigne pas.

— De deux enfants, il suffit que l'un perpétue la race.

— Grand-père s'est marié. Croyez-vous qu'il avait la vocation du mariage ?

Fanchon se rejeta en arrière pour le regarder.

— Philipp, tout le monde dans la famille, et particulièrement père, s'est posé la question que vous n'osez pas me poser. Grand-père Dev était-il homosexuel ? Aucun fait ne permet de l'affirmer. Aucune preuve n'a jamais pu être établie contre lui. Rappelez-vous ceci, chéri, peu importe ce que notre aïeul semblait être.

Sa vie publique était au-dessus de tout reproche. Veillez seulement à ce qu'il en soit ainsi de la vôtre, et vous aurez rempli votre principal devoir envers la société.

Il y eut un silence, chacun scrutant le regard de l'autre.

— Je vous aime, Fan. Sans vous, je... Elle l'enlaça et l'embrassa sur les lèvres.

— Je sais, chéri. Ne dites rien.

Ils restèrent de nouveau silencieux, perdus dans leurs pensées.

— Père est souffrant, reprit la jeune femme. Sa maladie est plus grave que vous ne le supposez. C'est à vous que la banque doit revenir. Paul et moi, nous souhaitons, vous le savez, de nous retirer en Californie. Mais, si vous désirez, après la Marine, prendre un peu de bon temps et voyager, vous pouvez compter sur Paul pour défendre vos intérêts jusqu'à votre retour. Plus tard, vous associerez à votre travail Paul-Philipp, qui devra se faire une situation.

— Et Francis ?

— Il vendrait sa part s'il en trouvait un prix raisonnable.

— Le père de Sybel est disposé à faire l'opération et Sybel est fille unique.

— Tim est très riche, n'est-ce pas ?

— Oui, très riche... Mais que vient faire Tim dans cette affaire ?

Philipp, vous êtes un petit imbécile.

Ne me traitez pas d'imbécile, petite entremetteuse !

— Philipp !

Il regretta aussitôt l'injure et rougit de honte.

— Je vous en prie, dit-il d'une voix qui tremblait, oubliez cela. Mais la pensée que vous puissiez approuver certaine chose me choque.

— Je n'approuve, ni ne désapprouve.

— Vous venez, d'ailleurs, de me dire que je devais garder ma vie au-dessus de tout reproche.

— Pardon ! J'ai dit : votre vie publique. Votre vie privée ne regarde que votre conscience.

Et elle ajouta d'un ton très affectueux

— A mon tour de vous dire : pardonnez mes paroles, Philipp, mais c'était la seule façon de vous amener à une confession totale. Etes-vous certain que Tim tienne beaucoup à vous ?

— Je le pense.

— Et quels sont vos sentiments à son égard ?

— J'aime sa compagnie.

Il espéra l'avoir abusée, mais s'il ne manquait pas de fourberie, elle était fine mouche.

— Alors, s'écria-t-elle, où est la difficulté ? Je ne vois que des avantages. Si vous aimiez Sybel, je vous conseillerais de l'épouser, mais ce n'est pas le cas. En vous mariant maintenant, vous feriez votre malheur et le sien. Tim n'a pas de famille, pas d'amis. Il divorce. Il sait que nous l'accueillerons avec amitié à notre foyer.

Philipp secoua la tête.

— Pas de détours. Où voulez-vous en venir, Fan ?

— Au contrôle de la banque, auquel vous pensez autant que moi. Je ne voulais pas que le projet que je vous suggère vous vienne à l'esprit quand vous serez seul. Tim peut acheter les parts de Francis. Il peut même investir ou prêter de l'argent à un taux raisonnable.

« J'aurais désiré, reprit Fan, vous parler moins brutalement, mais vous quittez Devereaux tout à l'heure et je ne voulais pas vous laisser partir sans que vous sachiez ce que j'avais à vous dire. Vous prônez toujours la franchise. Ne me reprochez pas la mienne. Vous êtes à la veille de prendre une décision que vous regretterez toute votre vie. Je suis prête à vous soutenir, à vous empêcher de faire une bêtise, à vous aider à organiser votre existence, selon vos secrets désirs. Réfléchissez bien avant d'épouser cette fille et de vous détourner de Tim. Il vous manquera autant que vous lui manquerez. En échange de votre amitié, il vous couvrira de bienfaits.

Involontairement, Philipp se détendit. La main de Fan chercha la sienne. Il la prit avec joie.

— En ce moment, je vous choque, continua Fan, mais il le faut. Tim m'a dit qu'il souhaitait d'être associé à votre vie. Quand je vous ai suggéré d'accepter son offre, votre réaction m'a prouvé combien vous teniez à lui. Si vous êtes prêt à épouser une femme pour son argent, vous aimez trop votre camarade pour faire, avec lui, un calcul intéressé.

— Je... je n'avais pas vu la chose sous cet angle.

— Il y a beaucoup de choses que vous ne voyez pas encore, mais vous les apprendrez, sous la tutelle de Tim. Croyez-moi, j'aurais souhaité que vous fussiez différent de ce que vous êtes. Mais ayez le courage de voir clair en vous.

Elle l'embrassa tendrement. Il eut un élan vers elle.

— Nous ferions mieux de rentrer, dit-elle. A ce moment, Tim parut sur le perron de l'escalier.

— On vient de me téléphoner, cria-t-il, une nouvelle qui vous intéressera.

Ils se hâtèrent vers lui.

— De quoi s'agit-il ? demanda Fanchon.

— Joe Voth est ruiné.

Philipp vit les yeux de sa sœur s'élargir de surprise.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle.

— Ce que j'ai dit est clair. Il ne reste rien de l'argent de sa première femme. Je suis étonné que votre sagace famille de banquiers ne se soit aperçue de rien.

— C'est un propos très grave, dit Fan.

— Je sais. C'est pourquoi je vous donne ce numéro, à New-York. Vous pouvez vérifier vous-même.

Il tendit un papier à Fanchon.

— Mais comment l'avez-vous appris ? demanda-t-elle un peu sèchement.

— Je me demandais pourquoi Mme Voth voulait marier sans délai Sybel. La petite ne me donne pas l'impression d'être de ces jeunes filles qui ne s'unissent pas dans

l'intégrité de leur état. J'ai un ami à New-York. Je l'ai chargé de faire une enquête sur la fortune de Voth. Il a découvert la vente d'un grand nombre de valeurs, probablement rendue obligatoire par les extravagances de Mme Voth et les combinaisons financières de son mari.

Vous pouvez deviner le reste. Il fallait caser Sybel avant que la catastrophe fût publique.

— Vous êtes un-vrai ami, dit Fanchon avec émotion.

Philipp sentait qu'il aurait du ajouter quelque chose. Il se rendait compte que Tim le sauvait d'une erreur monumentale de son père. Et il réalisait aussi que ce nouveau service alourdissait sa dette envers son ami. Mais Tirai s'était détourné pour parler à Fan. Philipp continua de fixer un vase, sur une table proche, jusqu'à ce que les couleurs se brouillassent...

## Chapitre XXXII (pp. 315/318)

Il dormait profondément. C'était presque le matin. Une sonnerie l'éveilla. Il décrocha le téléphone, mais la sonnerie continua. Encore assoupi, Philipp se leva et passa sa robe de chambre, avant d'ouvrir la porte. Mike Mallory se tenait devant lui. Il paraissait étrange, mal à l'aise. Philipp, pressentant quelque chose de grave, s'effaça pour le laisser passer. Mike froissait nerveusement un journal entre ses mains.

— Qu'y a-t-il ?

— Une mauvaise nouvelle, Philipp. Une très mauvaise nouvelle...

— Je vous écoute.

Philipp était très calme, mais une sueur glacée roulait sur son front.

— Tim... Son avion s'est écrasé sur la montagne... Il est mort, Philipp.

Pendant un long moment, Philipp, atterré, considéra son camarade, puis il détourna les yeux. Mike, troublé par son immobilité, se mit à parler rapidement, de façon incohérente.

— Il était heureux, Philipp. Il me l'a dit. Il m'a tout raconté, avant son départ. Il m'a dit : « *Tout est bien à présent. Philipp a enfin compris.* » Et, comme je lui demandais ce qu'il comptait faire, il a répondu : « *Je vais l'emmener et nous vivrons ensemble le meilleur de nos existences.* » Il était heureux, Philipp. Vous l'avez rendu heureux.

Voyant que ses mots ne pénétraient pas dans l'esprit du jeune homme, Mike demanda timidement :

— Aimeriez-vous être seul, Philipp ?

Et, prenant son silence pour un acquiescement, il sortit, abandonnant le journal. Philipp se retourna vers la porte fermée. Ses yeux rencontrèrent le gros titre : « L'avion de l'amiral percute ». Il hocha la tête. Timothy Danelaw était mort.

Il avait joué son bonheur sur un coup de dés et, miraculeusement, il avait gagné. Mais, comme il tendait la main pour recevoir sa récompense, elle s'évanouissait. La vie et le jeu, tout n'était qu'un rêve.

Après la mort de l'être aimé, il n'y a plus de raison de vivre, de traîner une existence misérable, de tenter de remplacer l'irremplaçable. Philipp pensa aux pilules de somnifère, mais ce n'était pas une solution. Il mourrait en luttant. Il songea à la crique des Fleurs du Mal, à l'océan noir et à l'implacable action de la marée qui ramène, vers les rochers abrupts, les corps des naufragés.

Philipp alla au téléphone et demanda l'inter.

Il se tenait, pour la dernière fois, debout, sur la jetée. Il se dévêtit. Le ciel était nuageux, le vent glacial. Il regarda l'eau grise et agitée. Bientôt, il disparaîtrait, englouti dans cette immensité.

Il leva les bras pour plonger, mais ses yeux rencontrèrent la lueur verte de l'émeraude, ce jouet magnifique et somptueux... L'émeraude... Tim... Dans l'or, étaient gravées les lettres qui lui rappelaient les mots prononcés, une nuit, par. Tim, des mots qui donnaient à leur tendresse toute sa signification, les derniers mots que Philipp entendrait jamais des lèvres de son ami : « *Et maintenant, ma vie est une part de la vôtre, et votre vie une part de la mienne. Plus jamais, nous ne serons complètement seuls.* »

Lentement, Philipp laissa retomber ses bras. Il avait la force de mourir, mais il ne détruirait pas cette part de lui-même, qui était Tim. Une fois de plus, son ami inspirait sa conduite. Philipp supporterait l'épreuve de la vie. L'amour, seul, est plus fort que la mort.

Philipp remit ses vêtements et commença à remonter la falaise.

FIN

Achévé d'imprimer sur les Presses de  
l'Imprimerie du Livre, 33, rue  
Béranger, Châtillon-sous-Bagneux

Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 1952  
N<sup>o</sup> d'éditeur 202